

philosophique sur les destinées de l'homme et la justice de Dieu.

Le père Cazeaux s'arracha le premier à ses préoccupations.

— En vérité, dit-il, la famille de Flavigny est joliment heureuse de t'avoir rencontré sur son chemin !

— Vous trouvez, père ? répondit un peu au hasard Bénédicte, l'esprit encore méditatif.

— Parbleu ! Ne lui as-tu pas sauvé dix fois la vie, à cette noble famille, au risque de te faire fusiller ou de porter ta tête sur l'échafaud ?

— Bah ! c'est de l'histoire ancienne. Je ne m'en souvenais plus.

— Mais ce qui est de l'histoire moderne, c'est d'abord le rapide avancement de M. Raoul, qui est déjà lieutenant dans mon bataillon, grâce à toi.

— Et surtout à sa bravoure ! répliqua vivement Bénédicte.

— Il est très-brave, c'est clair comme le jour ; mais il est noble, c'est-à-dire encore un peu suspect. On lui eût fait attendre les épauettes d'officier, si tu ne les avais pas énergiquement réclamées pour lui.

— C'eût été une injustice ; en empêchant qu'on le commît, j'ai rempli mon devoir.

— Et je t'en félicite, vive Dieu ! Mais il y a plus : en novembre dernier, on allait vendre, comme bien d'émigrés, toutes les propriétés de la comtesse, de son fils et de mademoiselle Blanche. Tu as écrit au ministre, tu as obtenu qu'on rayât les noms de madame de Flavigny et de sa nièce de la liste de l'émigration, tu as fait lever le séquestre qui pesait sur leurs domaines seigneuriaux. Si bien que, par ton intervention et ton influence, cette famille, à laquelle tu t'es si souvent dévoué, est rentrée dans l'entière possession d'une richesse qui semblait perdue pour elle il y a six mois.

— Oui, mes démarches ont réussi complètement, et j'en rends grâce au ciel ! dit le colonel avec animation. Mon mérite est d'ailleurs moins grand qu'on ne le suppose. Il m'a suffi, en effet, de prouver que le jeune comte de Flavigny servait dans mon régiment pour que le ministre, qui est un honnête homme, reconnu l'équité de mes demandes, et accordât à la mère, ainsi qu'à la cousine du lieutenant Raoul, tout le bénéfice de l'amnistie générale décrétée en faveur des Vendéens.

— A l'entendre, mon cher Bénédicte, s'écria le père Cazeaux avec une pointe d'impatience, tout a marché comme sur des roulettes, soit. Ce n'est pourtant pas sans peine que tu t'es fait délivrer à Paris les pièces qui régularisent la situation de madame et mademoiselle de Flavigny.

— J'avoue qu'on se montrait assez mal disposé dans les bureaux du ministre. Aussi m'a-t-il fallu beaucoup de temps et de hautes protections pour obtenir les certificats que je demandais. Enfin je les tiens là, dans mon portefeuille, parafés, signés, visés. La comtesse et mademoiselle Blanche peuvent revenir à Morsanges : elles y seront en toute sécurité.

— A l'heure où nous parlons, elles ont sans doute touché la terre de France, et elles ont été reçues par M. Raoul, à qui tu as fait accorder un congé d'un mois, et qui est allé au-devant d'elles à Lorient.

Après une pause, le père Cazeaux reprit avec un effort de gaieté :

— A présent que la pacification de la Vendée est accomplie, et que la famille de Flavigny est rentrée dans la jouissance de tous ses biens, il est probable que M. Raoul va épouser mademoiselle Blanche. Nous serons de la noce n'est-ce pas ?

En entendant ces mots, Bénédicte sentit son cœur frissonner. Il pâlit. Une minute après, il était calme et souriant.

— Je pense, dit-il, que ce mariage aura bientôt lieu. Aucun obstacle ne s'y oppose plus. Mais, hélas ! nous n'y assisterons pas. Vous oubliez, mon père, que notre séjour à Paris s'est prolongé malgré moi, et qu'il nous faut sans retard retourner à l'armée. Demain nous nous remettons en route sans avoir même revu madame et mademoiselle de Flavigny.

Sa voix ne put s'empêcher de faiblir, ses lèvres eurent un léger frémissement.

— Le devoir avant tout ! dit sentencieusement le père Cazeaux. Et puis, ajouta-t-il, mon colonel n'est sans doute pas fâché de se soustraire à la manifestation d'une reconnaissance bion naturelle. Je comprends ça. Plus on rend service, moins on doit tenir à être remercié.

Ces paroles étaient à peine terminées lorsque plusieurs coups de feu, tirés à une petite distance, vinrent interrompre l'entretien. Presque aussitôt un homme effaré, fou de terreur, s'élança hors d'un massif et se dirigea en courant du côté de Bénédicte et de son compagnon.

Une vingtaine de paysans, armés de fourches et de fusils, sortirent de la charmille derrière lui, et se mirent à sa poursuite en proférant des cris de mort. Le premier mouvement du colonel fut de courir au secours du malheureux ainsi menacé. Le père Cazeaux saisit son cheval à la bride et s'écria tout frissonnant :

— Prends garde, Bénédicte ! Tu vas te faire casser la tête ! Et pour qui, grand Dieu ! Mais vois donc ! C'est lui ! C'est Roch Duhoux !

Bénédicte examina le fugitif avec attention. Il le reconnut, et poussa un cri d'horreur et de dégoût, comme s'il eût marché sur un reptile venimeux.

C'était Roch Duhoux, en effet, Roch Duhoux l'espion, Roch Duhoux le sacristain de Marat, le pourvoyeur de la guillotine le chef de cette bande d'assassins subalternes qui, pendant tout le règne de Carrier, avait rempli le pays nautais d'épouvante et d'abominations. Sa hideuse puissance, par bonheur, n'avait pas survécu au crédit du sanglant proconsul. En butte à l'exécration universelle, bien certain du sort qui l'attendait dans une ville dont chaque pavé gardait une goutte du sang qu'il avait versé, il avait pris la résolution de gagner Paris, avec l'espoir de s'y confondre plus aisément dans la foule ; mais dès la première étape il avait été reconnu et n'avait que par miracle échappé à la mort. Depuis ce temps, forcé d'éviter les routes battues et de ne voyager que de nuit, il avait indéfiniment tourné en un même cercle de fer sans réussir à s'éloigner du théâtre de ses crimes. Au moment où Bénédicte et le père Cazeaux le retrouvaient sur leur chemin, il venait d'être découvert dans la retraite où il se cachait par une bande de paysans qui, depuis quelques jours, étaient à sa poursuite.

— Hardi, les gars ! à mort le jacobin ! criaient ceux-ci en s'excitant les uns les autres.

Mais Duhoux, stimulé par la peur, et puissamment aidé par la longueur démesurée de ses jambes, connaît ses ennemis de vitesse. Il leur eût probablement échappé si l'un des paysans, plus adroit que ses camarades, ne lui eût envoyé une balle qui le jeta par terre, une cuisse fracassée. Tous les gars alors, comme une meute exaspérée par les clameurs de l'hallali, se précipitèrent sur le misérable, et, dans le premier mouvement de fureur, ils l'eussent infailliblement mis en pièces, si Bénédicte, malgré les protestations du père Cazeaux, n'eût poussé son cheval au milieu d'eux.

— Paix, mes amis ! s'écria-t-il : vous voulez donc assassiner ce malheureux ?

Les paysans regardèrent en dessous celui qui leur parlait ainsi ; un grondement de mauvais augure courut dans la foule.

— Connaissez-vous cet homme ? demanda l'un d'eux.

— Je le connais, répondit le colonel ; il se nomme Roch Duhoux.

L'ex-galérien releva la tête et ne put réprimer un mouvement de joie.

— Bénédicte ! s'écria-t-il en tendant vers le jeune officier supérieur ses deux mains vibrantes de peur et de lâcheté, sauvez-moi ! oh ! sauvez-moi, Bénédicte ! Souvenez-vous que je vous ai fait grâce de la vie autrefois !

Le colonel ne peut s'empêcher de détourner la tête avec un geste répulsif. Ce n'était point par pitié qu'il intervenait en